

Temps opératif et temps existentiel

André Jacob



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3504>

DOI : [10.4000/praxematique.3504](https://doi.org/10.4000/praxematique.3504)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1986

Pagination : 19-27

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

André Jacob, « Temps opératif et temps existentiel », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 7 | 1986, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3504> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3504>

André JACOB
Université de PARIS X

TEMPS OPERATIF ET TEMPS EXISTENTIEL

ARGUMENT

I. Le temps opératif supposé par la théorie linguistique de G. Guillaume apparaît comme un dépassement " cinétique " de la méthodologie saussurienne :

a/ par une radicalisation de l'insertion du linguistique dans l'activité humaine : exigence phénoménologique - " il faut du temps pour parler, comme il faut du temps pour marcher " - qui aura un prolongement existentiel.

b/ par une systématisation génétique de l'organisation linguistique : saut épistémologique de la notion de " mécanisme de la langue " à la langue comme " Mécanique " - non plus cosmologique, mais anthropologique, parce que mobilisant des significations.

II. Dès lors, la réalité du temps opératif exclut à la fois d'en faire un simple moyen d'analyse, une fiction théorique - sans lieu ni énergie, temps purement abstrait - et d'y voir le temps empirique du discours, mesurable à la faveur d'expérimentations relevant de la psycholinguistique. Temps ordinal et non métrique, il faut le rapporter pratiquement (en tout locuteur) à l'actualisation de la langue en discours et théoriquement (dans le travail du linguiste) à l'actualisation des positions que l'on peut prendre sur la cinétique de la langue - réalité potentielle.

III. Tendue entre puissance et acte, l'opérativité linguistique est donc sous-tendue par un temps qui définit un Instant fondant corrélativement le Sujet (actualisation de virtualités) et l'ouverture temporalisatrice de l'expérience humaine. C'est dire que la localisation du temps opératif dans les in-stances de discours structure l'ex-istence de sujets dont le recueillir de la langue leur permet de ne pas s'y perdre.

Coextensif à un Su-jet tendu entre le potentiel et l'actuel, le temps opératif est donc un temps instanciel, qui fait du temps existentiel moins une durée vécue qu'un déploiement continué - par une activité opérante - de connaissances et d'actions.

DEVELOPPEMENT

Cela a sans doute toujours été un problème de savoir si l'on avait le droit de parler de plusieurs temps. A ce sujet comme en d'autres, est-ce l'objectivation scientifique par delà celle du langage, sous l'égide du mot, qui tend à nous faire croire à l'unité - le temps mesurable de la physique - ou aide-t-elle au contraire à démultiplier ce que le sens commun affirme sans preuve, dogmatiquement quand il parle du temps ? En fait, l'unité supposée est d'abord du côté du devenir - qui emporte tout, même des hommes qui s'y sont frayé des chemins, d'ordre notamment représentatif, leur donnant du jeu à son endroit : ouverture à un " avenir " rompant et retournant précisément le devenir, sinon des accès plus ou moins spécieux à l'intemporel.

C'est dans ce rapport à l'avenir et à la mort, mais aussi au présent et au passé, qu'un temps existentiel s'est dessiné dans la pensée philosophique dès Saint Augustin, puis plus récemment dans des quêtes dites précisément existentielles. Mais, soit chez Kierkegaard partant de la singularité humaine en deça de toute généralité, soit dans la ligne de la phénoménologie husserlienne repartant finalement du Lebenswelt, ce temps existentiel a si peu de " complexes " à l'égard du temps scientifique qu'il est censé attester une couche primordiale de la réalité temporelle. La dissociation entre le concret et l'abstrait conduit à se désintéresser des liens que l'on pourrait y chercher. Aussi faut-il un certain souci génétique - comme chez Piaget éclairant le passage de la pensée de l'enfant à celle de l'adulte (et à la pensée scientifique) - pour tenter cette mise en rapport.

Or, c'est un souci du même ordre qui avait fait stipuler un temps opératif à G. Guillaume, pour éclairer l'homme parlant une langue : souci que l'on peut redoubler pour le mettre à son tour en rapport avec le temps existentiel - sans qu'on puisse établir d'emblée une priorité chronologique ou logique entre eux. S'il y a interaction, sans doute pourra-t-on penser que notre temps existentiel ne serait pas ce qu'il est sans la structuration opérative d'un temps linguistique qui ponctue notre relation aux autres (par la parole) et à nous-même (dans la pensée réfléchissante). Etant entendu que malgré son caractère d'épure et son rôle dans l'activité d'abstraction, le temps opératif est obtenu, dès l'acquisition du langage, par une rupture avec le vécu. Car il s'agit de l'instauration d'un nouveau monde : celui du langage.

Et c'est probablement pour accéder à une existence sortie d'un vécu indicible que l'opérativité linguistique vient dédoubler le monde - le monde symbolique, spécifié ou non par des opérations, en quête de sens, de compréhension, face au monde empirique ou sensible.

Dès lors trois moments nous retiendront :

- I. Les implications phénoménologiques et épistémologiques du temps opératif.
- II. Son lien à une mise en forme de l'expérience, qui exclut à la fois son caractère fictif et un statut assez empirique pour qu'il se prête à la mesure.
- III. Son insertion dans la structuration spatio-temporelle du sujet parlant comme actualisation de potentialités.

I. LA MECANIQUE REQUISE

Correspondant à un dépassement cinétique de la linguistique saussurienne, le temps opératif de G. Guillaume va au-devant du temps existentiel par le biais du " phénoménologique " : repartir de l'expérience, de l'activité de l'homme dans le monde. Le " linguistique " correspond à une activité parmi d'autres, qui demande du temps. Aussi rapide que soit la formation d'un discours, il faut la patience du discursif pour comprendre, par delà un idéal d'instantanéité intuitive.

En tant que coextensif à des opérations, le temps opératif est instaurateur d'un ordre proprement anthropologique : par son enjeu re-présentatif, impliquant le jeu de l'universel et du singulier d'une part, par son insertion dans la vie même d'un sujet dont il accompagne la structuration - tendue entre la largeur de l'ouverture au monde et l'étroitesse de la détermination du dire par chacun, d'autre part. Surtout, ce temps d'actualisation de la langue - à tout instant - habilite une mécanique linguistique, véritable vis-à-vis anthropologique de la mécanique de la nature. Pour la situer par rapport à la mutation relativiste de la mécanique classique, il faudrait remarquer que l'on est dans le culturel et son pluralisme. Ainsi, si les systèmes de déclinaison et de cas correspondent linguistiquement à ce qu'est la chute des corps dans l'univers physique, il y en a autant que de cultures (et au lieu de signifier " tomber " comme il advient aux corps, les mouvements sous-jacents aux mots et à l'organisation du discours sont assumés par chaque individu, qui les manie en tant que sujet transcendant-stabilisant son corps). Tandis que, de son côté la théorie des aires vise à ordonner diachroniquement la pluralité des systèmes. Surtout, il ne s'agit plus d' " attraction universelle ", mais des

n mises en forme de l'univers par les langues selon les systèmes et les procès qui les constituent (polarité du nom et du verbe, substantivation à mouvements des prépositions : cela sur le fond de l'opposition entre le singulier et l'universel - expressive de celle entre l'individu infime et l'univers immense). C'est ce qui habilitera l'indexation de la mécanique linguistique sur un cône anthropologique figurant le su-jet parlant et agissant, non sur quelque cercle ou sphère cosmique induisant la gravitation d'objets. Mouvements du Tout dans l'individu (spécifiant la " pars totalis " dont parlait Leibniz) les schèmes linguistiques permettent d'insérer des points de vue diversifiés (dans l'espace) et réitérables (dans le temps) dans l'Univers - instaurant une dialectique du local et du global. Dès lors, dire le réel en achevant l'individuel oppose au " tourner en rond " ou au tomber sans se relever, le relais et le dépassement des actes du sujet. Le langage " relève " même ce qui tombe. On connaît le rôle central de l'Aufhebung (accomplissant-surmontant) dans l'hégélianisme.

Plus précisément, cette Mécanique est une " schématique ", avec tout ce que cela comporte :

1. Passage du sensible au sens : les schèmes sont les moyens indéfectibles du sens ;
2. Visée de représentation, construite à partir de l'action. Mobilité du schème entre l'image reproductrice et le concept ;
3. Rapport au temps : dans les possibilités (génératrices) d'innovation comme dans celles (opératoires) de réitération. Ainsi Piaget reconnaissait-il des schèmes aussi bien généralisateurs que répétitifs.

La mécanique des significations rend possibles les mouvements du sens sur le fond de l'individu sensible. Le cinétisme de la vie sémiotique ouvre paradoxalement le monde de la symbolisation pour comprendre le monde empirique en l'ana-lysant. A l'encontre de l'objectivation de la mécanique cosmologique - déssubjectivant et mesurant - elle étaye des sujets en y inscrivant un ordre - un avant et un après à l'image de la séparation qu'introduit l'individu-au-milieu. Elle oppose à un individu manipulé ou déplacé comme un pantin une activité de sujet ayant pour antennes des schèmes qui lui donnent symboliquement prise sur ce qui devient un monde.

II. ORDINATION ET ACTUALISATION

L'assignation du temps opératif à un " mécanisme de la langue " devenu mécanique linguistique - correspondant à une synchronie que j'ai pu appeler fonctionnelle et non purement méthodologique comme chez F. de Saussure - oblige

à résister à des réductions ou des glissements à son endroit. Aussi subtile et déconcertante que soit sa réalité, elle exclut de l'interpréter comme une fiction théorique. Il ne suffit pas de parler de temps inhérent à la langue elle-même, il faut l'articuler à des procès qui, pour avoir effectivement lieu, impliquent des virtualités structurelles exigeant ce décalage temporel. On peut d'autant moins invoquer une fiction théorique que le théorique n'est que l'éclairage et l'intelligibilité fondatrice d'une pratique. Comme le temps de la physique résulte d'une mise en forme du devenir, celui de la linguistique met en ordre les procès sans lesquels c'est le linguistique lui-même qui serait une fonction inopérante. Le caractère opératif du temps linguistique ne serait pas sémantiquement honoré s'il ne qualifiait une activité réelle, s'inscrivant dans ce qu'on appelle aujourd'hui des " pratiques signifiantes ". Si des procès ont lieu, le lieu en question n'est pas un lieu physique pré-supposé mais le lieu symbolique qu'ils ouvrent : celui où des schèmes re-liaient des mouvements (physiques ou physiologiques) en promouvant un espace-temps linguistique. En ce sens le temps opératif pourrait être compris comme espace-temps du sujet parlant. Inséparable de l'énergie qui s'y déploie - qui est aussi essentielle à l'opération qu'à l'action - mais en correspondant très exactement à la puissance linguistique sans laquelle il n'y aurait pas d'acte de langage.

Cette dimension potentielle (puissancielle disait G. Guillaume) exclut dès lors le glissement commode vers quelque empirisme ou phénoménisme, qui identifierait le temps opératif au temps du discours déployé dans le monde sensible, phoniquement, pour le locuteur comme pour l'auditeur. Temps qu'on aurait la satisfaction de trouver mesurable, se prêtant aux expérimentations que pense pouvoir développer la psycholinguistique. Aussi bien Osgood, dans son ouvrage de 1953, a-t-il pu être tenté d'inclure le temps opératif de la linguistique guillaumienne dans sa synthèse expérimentale sur le langage. En revanche, Guillaume lui-même a souvent dénoncé le passage du " peu de temps " du temps opératif à un souci " métrique ", comme si tout ce qui n'est pas in-temporel était ipso facto mesurable. N'est-ce pas le niveau propre aux schèmes de marquer l'ordre et non la mesure ? Ordre corrélatif des interceptions qu'on peut et doit engager à l'égard du système de la langue en vue d'obtenir tel ou tel effet de sens - les conditions mécaniques de ceux-ci étant assurées en deçà de toute conscience. Topologie de la langue qui est du même coup ce que notre linguiste appelait une chronologie notionnelle.

Si bien que le temps opératif correspond à la fois : pratiquement à l'actualisation de la langue en discours en tout locuteur, indépendamment de toute connaissance théorique, et théoriquement à l'actualisation des positions que l'on peut (en vertu d'un geste de linguiste) prendre toujours à nouveau sur les cinèses de la langue. Car le théoricien - comme en toute science non " historique " - peut répéter indéfiniment le même geste pour éclairer la réalité qu'il étudie. Répétition qui se surajoute à la réitération opérative qui constitue la langue en tout sujet.

III. DE L'INSTANCE A L'EXISTENCE

Au cours de la précédente étape, la thèse que le temps opératif existe d'une certaine manière a cherché à s'affirmer. Il importe dans un dernier moment d'analyse d'examiner ses incidences sur un temps proprement existentiel. Pour cela il faut opposer à la tendance à déclarer intemporel ce qui semble ne pas comporter de temps une nouvelle définition de l'Instant. Si l'Instant de l'acte linguistique inclut et rend compte génétiquement du passage de la puissance à l'acte, il devient une unité anthropologique dont on peut dessiner les traits originaux.

1. Il y a tension entre l'in-stant proprement dit, ponctuel et toujours différent et le con-stant - les structures permettant d'ouvrir un discours (comme je le notais p.307 de Temps et langage).

2. Cette confirmation tensionnelle originale - à deux niveaux - distingue l'instant linguistique de l'instantané comme limite ou coupe dans un mouvement. Par opposition à cette version de l'instant (comme dans la philosophie bergsonnienne de la durée), on peut lui attribuer un I majuscule. Notamment en ce qu'il est lié au caractère fondateur du langage par rapport à l'expérience sensible.

3. En ce sens ce n'est pas un instant pur et simple mais une instance, telle que l'assignait au discours Benveniste. C'est pourquoi, comme nous l'avons suggéré, l'on pourrait parler d'espace-temps opératif, avec ses schèmes - virtualisations déterminant des systèmes réactualisables pour ouvrir des discours. Cette instance de discours, corrélative d'une certaine constance de la langue, est la référence clé du temps humain - son référentiel, propre à chaque sujet. Son présent référé au langage scelle une réflexion sur l'expérience susceptible de l'exprimer : par opposition à l'expérience primaire, quasi animale, des pures impressions.

Aussi bien l'Instant linguistique est-il le véritable point de départ de l'Avenir humain :

1. Parce que c'est en se " prenant " dans le linguistique - et plus généralement le sémiotique - que la représentation se fraie un chemin, ouvre à la fois un futur et un passé qu'actualisera l'expression. Dans le premier cas on reconnaîtra une certaine hauteur structurale, la verticalité de la langue ; dans l'autre une certaine extension discursive, l'horizon du discours.

2. Bien plus, l'instance est beaucoup plus qu'un point de séparation : un foyer d'élaboration sans laquelle l'existential se confondrait avec un vécu purement senti, en deçà des possibilités expressives de l'humain. Ainsi l'existence ne correspond pas non plus à une cassure, à un soulèvement arbitraire, mais à une structuration selon des écarts et du " jeu ", dont la diacritique linguistique est la contrepartie " essentialiste " (idéelle, sémique) : intervalles et différences dans le système auxquels s'oppose un différencier, hors système, de la vie comme histoire.

C'est pourquoi cette instance opérative est coextensive au sujet lui-même :

1. Celui-ci intègre la dualité puissance ou potentiel/acte et actualisation si rigoureusement qu'il demande à être d'abord interprété comme sujet (où le su- correspond à la largeur de la structure linguistique et le jet au vecteur de discours ou de praxis à partir du point d'actualisation).

2. Anthropologique ne va pas sans potentiel : conditions - de possibles, à venir - non seulement déjà là mais se renouvelant, vivant d'une vie propre, dans le cadre d'une structure globale apparemment constante (à la manière des cellules du corps entièrement renouvelées en sept ans, sans perte d'identité du corps en question). D'où le lien (souligné par Heidegger) du logos au re-cueillir : la langue résistant à la perte, à la dispersion, à la mouvance du devenir.

3. C'est cette dimension du potentiel qui constitue l'existential, par delà de pures ex-tases, à la faveur d'une restructuration continuée, où le re- comme la structuration elle-même s'inscrivent, s'incarnent dans un temps instanciel où l'opérativité linguistique, avec sa visée fondatrice, autorise un temps existential qui en est la mise en oeuvre.

Dès lors, l'instanciel s'oppose doublement à un instantané phénoménal : en tant qu'organisation fondatrice (cônique) ; en tant que vis-à-vis d'un existential-accomplissement (vectoriel). Cette opposition correspond à une nouvelle structure, où l' " opératif " linguistique n'est qu'un cas particulier

de l'opérance humaine, condition de toutes les mises en oeuvre de la vie (pratiques, discursives, poétiques etc.). Sa configuration cônique (qu'une Anthropo-logique d'inspiration opérative devrait soigneusement justifier face aux figures-obstacles du circulaire, du linéaire et de l'éclaté) appelle un complément vectoriel. Sur le plan temporel, ils correspondent à l'Instant de ressaisie et à la Temporalisation comme déploiement. Au niveau du langage, par delà la distinction de la langue et du discours, on tient là la dualité de la visée de sens et de conditions structurales sans lesquelles le sens ne verrait pas émerger son originalité à l'égard de la phénoménalité sensible qui continue à le porter. Cela signifie en particulier que la transformation du sujet n'est pas indifférente à celle du monde - les langues et les dispositions pratiques des hommes étant en effet les répondants du monde auquel ils ont affaire. Bref c'est comme Instant, source et contrepartie de toute temporalisation, discursive ou non, que le temps opératif conditionne le temps existentiel : dans l'exacte mesure où les condensations de la représentation linguistique marquent de façon décisive l'expansion de l'existence.

CONCLUSION

La prise en compte d'un temps opératif dans la constitution du temps humain scelle la rupture - qui est du même coup transfiguration - anthropologique à l'égard du devenir passivement vécu. Cela n'est possible qu'à la faveur des structurations linguistiques et de l'activité des sujets qui les assument. Elle notifie que si l'existence est celle d'un être pensant, elle est spécifiée par des opérations de langage qui surmontent l'indicibilité supposée de l'existentiel, en y tissant de manière opératoire de l'élucidation et de l'organisation. L'opérativité linguistique se révèle donc impliquée par toutes les mises en oeuvre humaines - l'art et la science et pas seulement la vie courante. Son caractère instantané, correspondant à un procès de condensation (abstraction, mise en forme et saisie de l'expérience) - sur un plan plus formel que celui de la psychanalyse - instaure, autant qu'il en résulte, (ce que j'appelais dans ma thèse, de préférence à Instant de conscience vive) l'Instant du Loquor, spécification linguistique du Cogito. Cet Instant, tendu entre les structures constantes des virtualités de la langue et une actualisation dans des discours toujours nouveaux, fonde du même coup le sujet dans son double pouvoir discursif et praxéologique. La mise en ordre des composantes d'une langue par le temps opératif correspond à une structure biphasée du temps

et du langage humains. Du même coup ce temps dont l'organisation emplit un Instant fondateur du sujet spécifie génétiquement le " fiat " d'une pensée censée survoler l'expérience, alors qu'il s'agit de la ressaisir temporellement par le langage.

Dès lors, on peut comprendre comment l'existential a les moyens de déjouer les vicissitudes de l'angoisse, " sub specie mortis ", en bénéficiant de l'activité de production du sens : du travail à l'opération, de l'action au langage s'organise et s'épanouit le sens. La dicibilité et sa structuration instancielle ouvrent à un existentiel dont la signifiante fait reculer l'"émouvance" de notre condition. A un avenir incertain peuvent répondre projets, engagements et réalisations porteurs de sens : grâce aux divers recueils du symboliser et de l'opérer, l'homme peut déployer significativement son existence.

